

Politique, se font un plaisir de pousser à la roue ; aujourd'hui, Canadiens-français, Anglais, Belges, Suisses, Irlandais &c, aident de leur zèle et, qui plus est, de leur bourse, à la réussite, mais il n'en a pas toujours été ainsi.

Il y a dix-sept ans, nous n'avions qu'un seul journal, la *Patrie*, rédigée alors par notre cher et regretté Bienvenu. Beaugrand avait mis son journal à notre disposition et les Français ne devront jamais l'oublier.

D'autres journaux—à quoi bon les nommer—nous faisaient une guerre de corsaires et ce qu'il nous a fallu de courageuse patience pour ne pas nous emballer !

Fêter l'anniversaire de la prise de la Bastille ! Fêter la chute d'un régime abhorré ! Fêter la dégringolade de la monarchie ! Fêter l'aurore du triomphe des idées justes et saines ! Quelle horreur !!!

On devait—à cette fête du 14 juillet—se vautrer dans l'orgie, entendre des discours effrayants, fêter le diable, et nager dans le sang !!!

Et voilà que le soleil du grand jour de fête nationale se lève radieux, voilà que la foule se presse à l'île Grosbois, que tout se passe dans l'ordre le plus parfait et que, le soir, la caisse des pauvres contient une somme assez rondelette, rudement gagnée.

Vétérans de cette première fête du 14 juillet, vous devez être fiers de votre œuvre.

Et vous, les organisateurs d'aujourd'hui, travaillez encore, travaillez toujours pour célébrer, cette année, le beau jour avec plus d'éclat que jamais. Il s'agit du drapeau et des pauvres !

* * J'aime les grands spectacles et, certes, celui du jubilé de la reine, qui aura lieu dans quelques jours, sera l'un des plus imposants qu'on puisse voir, car ce règne de soixante ans qui n'a guère été dépassé que par celui de Louis XIV (soixante-douze ans), mérite bien une démonstration spéciale, mais il me sera bien permis de faire une toute petite mignonne réflexion.

Le Canada, comme les autres colonies anglaises, du reste, envoie à Londres un certain nombre de miliciens qui représenteront au jubilé, les corps auxquels ils appartiennent.

Ces hommes sont choisis avec un soin minutieux ; ils doivent être grands, forts, bien bâtis, beaux garçons etc., etc., bref, c'est une superbe sélection au point de vue purement physique, et les bonnes d'enfants anglaises éprouveront de chatouillants petits frissons de plaisir, en voyant ces magnifiques gaillards.

Qui les en blâmera ?

Cependant, cette exhibition de formes plastiques ne m'émeut guère—je ne suis pas bonne d'enfants—et je me demande si l'on n'a pas trop sacrifié à l'optique, en négligeant un peu la valeur strictement militaire des guerriers, fidèles sujets de Sa Majesté.

N'est-ce pas légèrement théâtral que cette profusion de figurants ?

Je n'ose blâmer personne—vous voyez le luxe de précautions que je déploie—car cela doit être évidemment très bien, puisqu'on l'a décidé ainsi, mais il me semble que l'on aurait pu mieux faire, en choisissant les soldats reconnus comme s'étant le plus distingués sous les drapeaux, dans la campagne du Nord-Ouest, par exemple, ou pendant la tentative d'invasion féniennne etc.

Mais, non, il fallait de beaux hommes.

Et dire, qu'à ce compte, Alexandre-le-Grand, Annibal et Napoléon n'auraient pu faire partie du contingent jubilaire... faute de longueur !!!

* * Je viens de prononcer le nom de Napoléon—et ce nom éveille toujours des souvenirs.

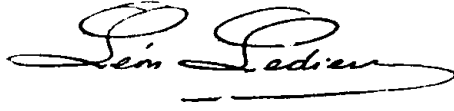
M. Robinet de Cléry, un avocat des plus distingués de Paris, qui a fait la campagne de 1870, vient de faire paraître sous le titre : *En Tyrol*, un récit complet du soulèvement de cette province autrichienne en 1809.

Parmi les documents que publie M. Robinet de Cléry, figure un curieux rapport de reconnaissance, signé quelques jours avant la bataille d'Eckmühl, par

un capitaine, "de Bismarck," assisté d'un lieutenant "de Blücher," tous deux au service de Napoléon.

Napoléon Ier et Napoléon III devaient tous deux rencontrer plus tard un Blücher et un Bismarck, dans des jours bien sombres.

Le soleil d'Iéna luira encore un jour !



ORIGINE DES CANADIENS-FRANÇAIS

Les questions (*itou* et blasphèmes) posées par M. Rodolphe le Fort se rapportent à un genre d'étude que je n'ai pu faire, vu que les pays de France et d'Italie me sont inconnus. D'ailleurs, ce ne sont pas là, à proprement parler, des questions d'histoire, elles relèvent plutôt du domaine de la linguistique, une science dont je n'ai pas le moindre besoin pour mes études historiques, comme vous allez le voir.

Après avoir lu les archives existant, au Canada, je compare les notes qui en proviennent avec les écrits imprimés que nous possédons, et voilà mon travail.

Dans tout cela il n'y a pas de trace de langage, mais aussi vous n'y découvrirez ni Lorrains, ni Italiens et c'est le point principal pour l'histoire.

Ayant constaté la source de nos familles et les époques aussi bien que les circonstances de leurs arrivées ici, je me tiens pour satisfait et je laisse à d'autres la tâche d'agrandir ce champ d'étude par des observations sur la langue, &c. Si l'on me payait pour ce que j'ignore, je serais millionnaire.

Autre question. Il est bien difficile de croire que des personnes sorties de l'Est de la France se seraient données, une fois en Canada, comme venant de Paris. Pourquoi ces gens auraient-ils cherché à cacher leur origine, tandis que les Picards, les Normands, les Angevins, les Poitevins, les Rochelais, les Gascons, déclaraient toujours leur provenance, et le plus souvent le lieu de leur naissance. En histoire, les suppositions ne servent qu'à embrouiller les choses.

Il est temps que je réponde ici à la sempiternelle question que l'on m'adresse de toutes parts : à savoir pourquoi nous ne publions pas les listes des arrivages des colons au XVIIe siècle.

Il n'existe aucune liste de cette nature ; il n'y en a jamais eu, et cela est visible si l'on réfléchit que l'immigrant venait de son propre fait et non sous le contrôle d'un gouvernement quelconque.

Nous sommes réduits à relever les registres des paroisses, les papiers des cours de justice, les actes des notaires, pour recueillir des bribes de renseignements sur chaque colon. J'ai parcouru de la sorte plus de deux cent mille pages d'écriture, et j'en ai tiré de quoi dresser une liste, plus ou moins exacte, indiquant les lieux d'origine, le métier, le nombre des enfants, la date de l'arrivée, etc.

Je dis "arrivée" — c'est une manière de parler, car il est impossible de constater cet événement d'après nos archives, petites ou grandes, sauf dans quelques cas. Je fixe l'arrivée à la date la plus reculée où je rencontre mon homme dans le pays.

La cause qui nous a fourni une population de l'ouest de la France exclusivement, est facile à saisir—c'est avec ces provinces que se faisait le commerce de fourrures. Le Midi et l'Est ne nous connaissaient ni d'Adam ni d'Eve et, par conséquent, ne songeaient point à émigrer de notre côté.

Il n'est pas venu d'Italiens, ni de Méridionaux, ni de Lorrains, telle est la stricte vérité. Cependant, je rencontre çà et là quelques personnes de ces trois provenances, et leur rareté prouve la règle générale.

Quant à l'affaire des changements de noms, il faut n'avoir pas vu nos archives pour l'expliquer comme le fait M. le Fort, et il faut qu'il ne connaisse pas la pratique suivie au XVIIe siècle parmi les paysans à l'égard des noms de famille. Ici encore les suppositions sont de trop : nous connaissons les faits tellement bien qu'il est inutile d'en parler : voyez le dic-

tionnaire de Tanguay, là-dessus ; il est très clair, quant aux changements de noms.

Lorsque je croirai avoir examiné tout ce qu'il est possible de voir pour compléter mes listes, je publierai celles-ci avec accompagnement de notes explicatives et j'aurai procuré ainsi aux lecteurs un nouveau moyen de comprendre notre histoire.

Ceux qui veulent approfondir la question du langage sont libres de se mettre à la besogne ; chacun sa part dans l'œuvre commune.

Je n'ai pas dit que les Normands formaient la majorité des premiers occupants français du Canada. J'ai dit que leur groupe est venu le premier et qu'il compte pour moins de la moitié de tous les colons français. J'ai expliqué ensuite que, se trouvant seules ici durant trente ans, ces familles avaient doublé en nombre lorsque les Poitevins, les Rochelais et les Gascons commencèrent à arriver, de manière que ces derniers venus furent absorbés par la masse normande. Remarquez que les historiens n'ont jamais parlé de cela—ce sont mes tableaux, mes listes, mon travail enfin qui me donnent des aperçus inédits.

A ce propos, que de fois ne m'a-t-on pas demandé pourquoi je n'allais pas en France continuer cette tâche ! On s'imagine qu'il y a là des papiers sur le sujet qui m'occupe.

Les papiers que renferment les archives de France sont uniquement administratifs. M. Joseph Marmette les a analysés. Nous les connaissons donc pièce par pièce. Il ne s'y trouve rien, absolument rien concernant les familles des habitants à l'époque de leur départ de France. Celui qui sait notre histoire n'est pas étonné d'une pareille lacune.

Pour se rendre compte de nos origines, il n'y a que les archives canadiennes à consulter—mais c'est long !

Depuis 1860, c'est-à-dire trente-sept ans que j'y applique mes heures du soir, ce n'est pas encore fini.

Un dernier mot : Il est venu du Dauphiné et de la Franche-Comté, en 1739, une dizaine d'hommes pour les forges de Saint-Maurice. C'est le plus fort contingent que nous ait fourni l'Est de la France.



RÉFORME DU FRANÇAIS

Depuis quelque temps, une école s'est formée à Paris, voulant réformer la langue française.

Nous ne pouvons résister au plaisir de publier ici, au réphorman nous même notre écritur, un bô sonet écrit tan cett atos fason, é nous feron remarké ra l'oteur k'il à dû écrir euillet ou euliet, éfeuillier é brillier : s'è plu cour ke de mettr dè zl moulié.

On voit que nous profitons vite des leçons de nos "savan confrère de Frans !" car il faut supprimer les s, les e muets, tout ce qui gêne.

Et alors, kom cè bô !

SONET

A UNE JEUNE FILLE

*Contemplez-vous parfois les charmantes fleurètes
Que votre doigt cruel sait si bien éfeuiller ?...
Lorsque vous torturez les pauvres pâquerètes,
L'œillet, le réséda, je suis près de pleurer.*

*Pourquoi cueillir si tôt ces mignones saurètes ?
Leur corole d'un jour, vite doit se faner.
Aspirez leur parfum, mais laissez-les, coquètes,
Jusqu'au soufle du soir sur leur tige briller.*

*Come les frais œillets, jasmîns, mignones choses,
Vous êtes une fleur, enfant du beau printemps,
Pure come un blanc lis, aus coroles mi-closes.*

*Ah ! gardez sa blancheur à cète fleur des champs ;
Sous les buissons cachez ses étamines roses,
Gardez-vous des frelons, petit cœur de seize ans.*

COCQUÈLE.